

LA VANITÉ D'UNE ÉPONGE

“Il se retourna pour contempler l’île une dernière fois. Les hautes herbes, où ses allées et venues mal assurées avaient dessiné de vagues sentiers, se redressaient déjà et commençaient à engloûtir la Jaguar argentée. Une maigre lumière jaune s’étendait sur l’île, brume sordide qui semblait monter de l’herbe et de la pourriture, suppuration de cette terre pareille à une vieille blessure infectée.”

J. G. Ballard, *L’île de béton*

“Cet univers complètement pourri de richesse, de puissance, de sénilité, d’indifférence, de puritanisme et d’hygiène mentale, de misère et de gaspillage, de vanité technologique et de violence inutile, je ne peux m’empêcher de lui trouver un air de matin du monde. C’est peut-être que le monde entier continue de rêver de lui alors même qu’il le domine et l’exploite.”

Jean Baudrillard, *Amérique*

Les villes pourtant construites et palpables, portent en elles un caractère insaisissable. Elles m’échappent. Alors, réfugié dans la fiction, j’en ai créé une. Qui m’a échappée aussi.

Le récit de ce projet s’inscrit dans une ville qui n’a ni nom, ni territoire défini. Si je m’attache à voir cette ville comme une personne, un objet, une allégorie, une machine, ou encore un corps vivant, c’est pour dénuder sa complexité. Une ville polymorphe donc, qui se nourrit de l’histoire pour être à chaque apparition différente et nouvelle.

Dans cette ville, un homme vit sans se douter qu’il est au bord d’un précipice. bercé par sa suffisance et ses ambitions, aveuglé par le confort de sa situation, il ne voit l’avenir qu’à travers les horizons qu’il s’est promis. C’est un urbain, qui a totalement assimilé et repris à son service les mécanismes de la ville, au point d’être de ceux qui en tirent les ficelles. Une route tracée d’avance qui va prendre les allures d’une dérive.

Cet homme regarde la ville et voit en elle le reflet de son image. Il comprend qu’elle est l’écrin dont il a besoin pour exister en société, qu’elle est le prolongement de sa réussite et la transposition spatiale du statut auquel il aspire. Son dialogue avec elle est commandé par le banquet d’opportunités qu’elle lui propose. Dans le sens de Georg Simmel, cette ville s’immerse dans le psychique de ses habitants et cet homme voit les méandres de la ville se confondre et se diluer dans ses pensées.

Si la ville paraît malléable, appropriée, et même intériorisée au début du récit, on comprend qu’il s’agit d’une représentation, et non de la ville toute entière. Cet homme s’est créé un univers à partir de fragments urbains pour reproduire l’es-

pace physique de son espace mental et y cultiver son individualité et son entre soi. “Désolation de Narcisse, trop bien programmé dans son absorption en lui-même pour pouvoir être affecté par l’Autre, pour sortir de lui même.¹”, nous dit Gilles Lipovetsky. Autant aseptisée sur le plan social que sur le plan architectural, la ville de cet homme paraît défigurée et myope. Une ville polycentrique qui aurait gommé ses contours pour ne retenir qu’une déclinaison de centres culturels, de centres d’affaires, d’argent et de pouvoir et de centres historiques². Elle paraît exister dans un jeu de métamorphoses, où chacune de ses entrées dans le récit sont autant d’habits muables drapant sa condition humaine.

Mais à vouloir accélérer son ascension, il a précipité sa chute. Baignée dans une “hypermodernité³” faite de vitesse et d’excès, la ville est cet amas de tentations qui n’apporte aucun signal de précaution. Une masse émaillée de crevasses, où il est prêt à tomber sans espérer pouvoir se relever. Si “le réel c’est quand on se cogne⁴”, le voilà jeté dans une cruelle vérité.

Un point de basculement donc, qui sonne son crépuscule. S’il aimait s’admirer dans le miroir qu’il voyait dans l’espace de la ville, le voilà condamné à se regarder tomber. A la manière de Foucault, pour qui l’utopie n’existe qu’en présence du corps et naît de celui-ci, elle peut aussi se retourner contre lui⁵. Dans cette ville que l’homme, *ce corps*, s’était créé pour devenir le territoire d’une utopie, il comptait faire vivre un personnage derrière lequel se cacher; mais celui-ci a fini par le leurrer. Entouré, vorace et vaniteux, le voilà isolé, déboussolé et désarmé face à une ville qu’il ne reconnaît plus. Il tombe à la renverse de son ancienne vie, écrasé par la frénésie de la ville, cette machine en furie qui broie sans relâche les marges et les rejetés qui s’y trouvent condamnés.

Dans cette chute le rapport de force entre la ville et l’homme est brutalement inversé. Sûrement permissive pour mieux épouser son narcissisme, cette ville lui a fait croire à tort qu’elle serait aussi le confessionnal à ses échecs. Mais au premier écart, l’homme s’est retrouvé face à un espace stoïque, totalement indifférent à ses souffrances. La ville écarte les malades et les éclopés, qui se retrouvent largués dans son sillage. Elle nous dévoile face à l’échec, son caractère cruel et impitoyable. Dans une inquiétante étrangeté freudienne cette ville paraît adopter les traits de caractères de cet homme, comme si elle lui recrachait en pleine figure son arrogance, son mépris et son opulence, prise elle aussi dans une course à la perfectibilité.

C’est une mise à nu qui le contraint à l’exil et à s’extraire de son microcosme, il découvre une ville bien différente de celle qu’il s’était dessiné. Le voilà confronté à l’immensité horrifiante, à la complexité indigeste, à une hostilité méconnue. Sous ses yeux ébahis, il ne perçoit alors plus qu’une masse continue, sans limites et insaisissable. Cette fois ce n’est plus les métamorphoses de la ville qui la rendent indéfinie, mais bien la constance de son apparence.

Cet échec prend la forme d’une transhumance urbaine à travers une ville “générique⁶”, faites de “non-lieux⁷”, qui le pousse à se couler entre les peaux qui enserrent son ancien monde. L’éloignement avec les centres urbains qu’il fré-

quantait traduit l'étendu de son malaise et ses angoisses nous dessinent alors une nouvelle géographie . Perdu au point de s'oublier dans cette "hétérogénéité⁸", il s'accroche malaisément à ces pièces de villes très éloignées les unes des autres qui forment un paysage constellé d'habitations individuelles et de commerces se considérant eux même comme des centralités. Dans les longues traines de la ville, ces territoires sont comme les reproductions des archipels urbains qu'il côtoyait mais dans une morphologie qui rend l'espace distendu, insipide, et vorace.

Dans une manœuvre sisyphe pour revoir *sa* ville, cet homme est pris au piège de *la* ville qui le conduit indéfectiblement dans ses entrailles, au milieu des restes et des oubliés, devenus ses compagnons de fortune, attendant la digestion et leur dissolution complète. Désormais cette ville lui évoque les méditations de Paul Virilio sur le bunker: "Ralenti dans son activité physique mais attentif, anxieux des probabilités catastrophiques de son environnement, l'habitant de ces lieux du péril est oppressé par une singulière pesanteur; en fait il possède déjà cette rigidité cadavérique que la protection de l'abri était censé lui éviter⁹".

Si la ville est à l'image de nos sociétés, elle conditionne aussi inversement les sociétés qu'elles abritent. Les maux de nos comportements individualistes se traduisent spatialement dans les constructions et les manières d'habiter.

Au fil du récit la ville prend les apparences d'un monstre, nourrie par l'activité qu'elle renferme et dopée aux amphétamines du capitalisme et de l'obsolescence programmée. Elle est une éponge vivante, une éponge de noir gorgée des maux de la surconsommation qui l'a construite. A force de les observer, de nourrir leurs ambitions et de boire leur fatuité, cette ville autolâtre a ingéré la vanité de ses habitants pour mettre en oeuvre ses ambitions personnelles et assouvir ses désirs d'engraissement. Elle est devenue la caricature de ses sujets. C'est la pensée individualiste reprise à l'échelle de la ville, à l'échelle d'un territoire accueillant des milliers d'individualités. Ainsi, son attitude apparaît d'un coup comme l'exacerbation ultime et monstrueuse de cet homme.

Un univers personnel qui se déploie dans ces dessins mais qui je l'espère, feront naître une pluie d'histoires autres que celle proposée.

NOTES

Ces citations sont quelques fragments des mondes auxquels je me suis accroché pour mener à bien ce travail. Il était important pour moi de nommer quelques uns des auteurs qui m'ont accompagné par leurs écrits; et ainsi esquisser une sorte de constellation des paternités de ce projet.

1. Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983 p.112

2. Si l'on veut prolonger cette pensée à travers une dimension politique, alors Gilles Deleuze dans son *Abécédaire* peut nous y conduire. Ce personnage habite son monde comme un homme de "droite", qui, pour reprendre les éclairages de Benoit Goetz, "commence par considérer ce qui l'entoure immédiatement. Il part de "l'ici". La périphérie devient une menace contre laquelle il faut se protéger. Alors qu'être de gauche serait non seulement considérer mais savoir que ce qui se passe "là bas" concerne directement "l'ici"." Benoit Goetz, *Théorie des maisons. L'habitation, la surprise*, Lagrasse, Editions Verdier, 2011, p.74

3. Pour reprendre la terminologie de Gilles Lipovetsky, qui définit notre société d'hypermoderne, soit une seconde révolution moderne «emportée par un processus hyperbolique de modernisation de la modernité elle-même (...) et qui s'accompagne de toujours plus de concurrence, toujours plus de compétition, de marchandisation, de mobilité et de flexibilité.» repris dans *Les temps hypermodernes*, Paris, Editions Grasset & Fasquelle, 2004, écrit avec Sébastien Charles.

4. Propos de Jacques Lacan, rapportés par Jean-Louis Violeau dans *L'utopie et la ville. Après la crise, épisodiquement*, Paris, Editions Sens&Tonka, 2013, p.22

5. Michel Foucault, *Le corps utopique*, in *Oeuvres*, t.2, Paris, Gallimard, Bibliothèques de la Pléiade, 2015
"Pour que je sois utopie, il suffit que je sois un corps. Toutes ces utopies par lesquelles j'esquissais mon corps, elles avaient tout simplement leur modèle et leur point premier d'application, elles avaient leur lieu d'origine dans mon corps lui-même. J'avais bien tort, tout à l'heure, de dire que les utopies étaient tournées contre le corps et destinées à l'effacer. Elles sont nées du corps lui-même, et se sont peut-être retournées contre lui." p.1252

6. Rem Koolhaas, *La ville Générique*, in *Junkspace*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2001
"La ville générique est fractale, répétition infinie du même module structurel simple; il est possible de la reconstituer à partir de sa plus petite entité, d'un ordinateur de bureau, ou peut-être même d'une disquette." p.52

7. Marc Augé, *Non Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992
"Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu." p.100

8. Bruce Bégout, *Lieu commun. Le motel américain*, Paris, Editions Allia, 2003
"Si clair qu'il puisse voir dans ses propres motifs, le nomade motorisé est d'emblée jeté dans un monde profondément inconnu, d'où il se sent tout de suite exclu. Stupéfait, il est continuellement livré à un univers étranger; indifférent et hostile. Dans cet espace quasi lunaire, qui ne lui rappelle rien, le "gitan du gasoil" (S. Lewis) s'efforce tant bien que mal de retrouver, dessaisi de ses repères habituels, un élément ordinaire qui viendrait calmer pour un temps son inquiétude. L'immensité sans détail qui l'entoure n'éveille chez lui aucun sentiment de grandeur, ni aucun appel à l'expansion du moi dans le monde. Tout se donne au contraire sur le mode de l'hétérogénéité la plus totale. Pour lui, il ne s'agit donc pas de se mettre en danger en laissant advenir l'étrangeté soudaine, mais de s'approprier ce qui est encore humain, comme les vestiges d'une socialité perdue, de donner un cours à l'évanescence des lieux et des signes qui se succèdent devant lui sans qu'il puisse arrêter leur défilé." p.91

9. Paul Virilio, *Bunker archeology*, Paris, Demi Cercle, 1991